



jean giono
le poids du ciel



idées *nrj*

Extrait de la publication

COLLECTION IDÉES

Jean Giono

Le poids
du ciel

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.***

© Éditions Gallimard, 1949.

I

DANSE DES AMES MODERNES

Me voilà revenu dans l'abri silencieux et pur des montagnes. Le clapotement des temps modernes est de l'autre côté de cent milliards de tonnes de glaciers, de granits, de torrents ; une vertigineuse barrière d'aiguilles froides déchire le ciel de ce côté. Ici, je suis chez moi ; nous sommes chez nous, ne faisant pas de différence entre seulement moi et enfin l'homme. Tout est à notre taille. Il n'y a pas de grandeur que je ne puisse égaler. La solitude me permet de connaître le grondement énorme de ma vie. Voir est un délice ; entendre, un étonnement voluptueux ; vivre, une qualité.

J'ai connu des peaux qui étaient tout le temps dans des baignoires. Et, au-dessus de la baignoire, il y avait une tablette de verre, ou de marbre, ou de pierre précieuse qu'on pouvait rendre parfaitement nette d'un petit coup d'éponge, avec, là-dessus, des pierres ponces, des savons, des laits en bouteille, des alcools, des couleurs fraîches pour les ongles, pour les yeux, pour les lèvres ; des rasoirs, des pâtes à épiler, des étrilles à beauté,

des outils complets de propreté corporelle. Et tout ça servait, d'une façon qu'il fallait vraiment voir au moins une fois dans sa vie ; pendant de longues heures, avec un scrupule dont il semblait que devait dépendre l'ordre de l'univers entier.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : je cherche le cuveau où vous lavez aussi votre âme. Car j'imagine que vous n'allez pas trimbaler cette ordure dans ce vase d'or, vous qui avez tant appétit de propreté ? Votre corps est comme de l'ambre ; et je vois sur vos hanches frémir des reflets pareils à ceux de la soie. Mais, votre corps, il ne compose rien ; sinon une infinité de corps, séparés les uns des autres, pauvrement solitaires malgré toute leur beauté. Seul dans la vie, seul dans l'amour, dans la douleur, dans la joie, dans la mort. Il ne compose rien dans le temps. Il ne vous sert même pas. Vous empêche-t-il de désespérer ? Vous délivre-t-il de l'esclavage ? Je parle de ce corps moderne. Je sais très bien quel magnifique usage on peut faire du corps. Ce n'est pas à moi que vous allez l'apprendre. Je parle de votre écorce d'or.

Non, elle ne peut pas vous servir à grand-chose. Elle a des frontières trop serrées contre elle. Elle peut lancer son poing d'or à cinquante centimètres en avant, en allonge utile et avec une force de tant de kilos-limite ; de quoi assommer un homme, mais certainement pas de quoi assommer un bœuf. Elle peut soulever son poids d'or à un mètre quarante au-dessus de terre ; et peut-être

trois mètres cinquante avec une perche. Elle peut courir trois mille mètres en tant de minutes. Elle peut porter soixante-dix kilos sur ses épaules d'or ; marcher le long de soixante kilomètres du lever au coucher du soleil. Et, bien entendu, pour ces écorces qui se sont soigneusement cultivées dans les stades, toutes ces limites sont dérisoires ; elles rayonnent corporellement plus loin. Si loin que ça ? Non, elles approchent centimètre à centimètre de la frontière de fer qu'elles ne pourront pas dépasser. Demain le javelot et le disque frapperont sur les distances infranchissables. Et après ? Car, d'un autre côté, le gouffre imaginaire de l'amour simplement physique est, si j'ose dire (et je l'ose), un cul-de-sac !

Et pourtant, vous ne vous trompez pas. Ce corps que vous faites tremper plusieurs heures par jour dans des baignoires, vous avez raison, il est magique. Vous l'avez instinctivement compris, maintenant que vous avez une soif terrible d'espoir et qu'autour de vous le désert volette lourdement avec ses grandes ailes de sable. Il est magique, et quelle merveille c'est, et que de richesses inouïes il contient ! Mais, chaque fois que vous découvrez quelque chose, c'est « par le mauvais bout ». Vous avez cru faire une œuvre considérable en soignant votre peau ; mais votre âme est couverte d'eczéma. Elle se gratte tout le temps avec ses grands ongles noirs. Tout ce qu'elle mange, elle le prend avec ces griffes pleines de crasse et des écailles du mal. Elle parle avec une gorge lépreuse. Elle a des

cuissees qui ne sont jamais lavées d'aucune époque. Elle conçoit dans la pourriture. Elle fait des avortons tout irrités de dermatoses, que vous prenez pour des fleurs. Ses yeux nourrissent les mouches. Elle ruisselle de sanies et de gommés comme les cerisiers malades. Elle souille les prés qu'elle traverse. Les arbres qui la touchent du bout des branches recroquevillent leurs feuilles comme s'ils avaient touché du feu. Les ruisseaux s'assèchent devant elle comme si elle soufflait le vent de l'apocalypse. La pluie fume sur ses plaies bouillantes. Son odeur tue les oiseaux au fond des hauteurs. Vous la voyez, portant autour d'elle la terreur et la mort ; mais vous croyez que c'est la marque de sa divinité.

L'âme est la composante de tout. Elle organise ; elle ordonne, elle unit, elle rejoint, elle se marie, elle se mélange. Pure, elle attache les hommes solitaires dans la compagnie du monde. Elle en fait comme des oiseaux couverts de racines. Je joins raisonnablement ces deux mots dont l'un est vélocité, l'autre immobilité ; un, l'image même de la danse, de la joie, de l'heureuse vanité du vent ; l'autre, l'image de la plantation, de la cimentation, de la crispation profonde, de la force éperdue qui serre le monde matériel, l'image de l'amour féroce, l'image de la nourriture.

Oh ! l'homme solitaire est devenu alors comme un courlis, comme une mésange, une fauvette, une alouette ou une huppe, ou bien ces geais qu'on voit passer à travers les rayons du soleil, si mor-

dorés de plumes qu'on peut croire qu'ils décomposent la lumière comme des blocs de verre. L'homme devient cet habitant de l'air, quand il a l'âme pure. Il devient même l'habitant d'un monde bien plus subtil que l'air ; et, ce qui paraissait être le vide, où nul ne pensait pouvoir appuyer de la vie, c'est pour lui le milieu le plus habitable, le plus nourrissant, le plus savoureux, le plus joyeusement solide. Il n'est plus question de solitude humaine, de condition humaine, de toutes ces grandes illusions, sévères et puantes comme des cadavres verts, qu'on a créées il y a longtemps, en même temps que les lois spirituelles. Il n'y a plus que solitude cosmique, condition cosmique de l'homme. Une position naturelle dans le catalogue des matières où c'est d'une belle vanité que de se plaindre, puisque toutes les plaintes ne modifieraient rien (c'est si évident que même l'intelligence l'entend), où la plus grande gloire (et qui touche immédiatement sa récompense) est de comprendre la succulence extrême de cette position et d'en jouir ; car c'est exactement ce que la nature entend par vivre.

Une âme pure est violemment rejetée en dehors de toutes les lois spirituelles. La crasse d'âme est très ancienne. Dans les plus vieux livres de contes qui nous ont été transmis : la Bible, l'Odyssée, on trouve parfois dans la popularité du texte des traces de petites poésies involontaires qui sont encore de la propreté. Mais, bien avant ces temps-là, il aurait fallu soigneusement lessiver et frotter

les coins de poils et les endroits travailleurs de l'âme, où naturellement elle se salissait plus vite. A l'époque de la création des lois spirituelles, elle était déjà devenue une sorte de comte d'Orgaz, un flot de pus serré dans une armure inutile (dont l'acier même a l'air de vomir) effondrée entre les bras des prêtres et des nobles. Seulement, le consolant, quand on regarde l'enterrement du comte d'Orgaz, c'est qu'il est mort et qu'il s'en fout, et qu'au fond il est le grand vainqueur de tous ces évêques et de tous ces soldats qui sont là, à ne plus savoir que faire de cette pourriture crustacée dont ils ont plein les mains, essayant de s'en débarrasser les uns sur les autres comme des pitres englués dans du papier tue-mouches. Mais l'âme ? Instinctivement, encore une fois et malgré vos philosophes, vous êtes arrivés à savoir qu'elle est immortelle. Oui, elle est immortelle. Regardez dans quel état est l'âme humaine maintenant et dites-moi si c'est consolant de savoir que, malgré tout, elle est encore vivante ; qu'elle ne mourra jamais, malgré toutes ses plaies !

On n'a jamais essayé de la laver complètement avec tout ce luxe de lait, de savons, de ponces et de brosses. On n'a jamais essayé de la purifier de son mal. A l'époque de la création des lois spirituelles, ils étaient tous là avec leurs mitres, leurs chasubles de dentelles, leurs crosses et leurs ornements. Tout ça, verdissant dans l'odeur de la saleté, avec des ors que le simple reflet de l'âme lépreuse semblait décharner au fond même de

l'imputrescible métal. Ils n'étaient pas médecins, ils étaient orfèvres. Ils n'ont pas essayé de guérir ; ils se sont servis des plaies avec une intelligence et un « métier » magnifiques. Ils nous ont orné toutes ces flaques de pus avec des perles, des diamants, des cabochons. Ils ont entouré les purulences de beaux petits diamants théologiques et philosophiques ; d'un peu loin, on ne pouvait plus distinguer le bubon du cabochon d'améthyste. Ils ont enfermé ce ventre carié dans des cuirasses d'acier. Alors, après, ils ont mis tout ça debout comme un roi mort, un roi ruisselant de mort verte, et, en avant, le long des siècles, c'est ça qui a fait le social, c'est cette âme humaine.

C'est elle qui compose le social moderne, les États et les régimes politiques modernes : ce monde de puanteur où nous étouffons. Toutes nos espérances ont été tuées. Nous avons regardé de tous les côtés : de droite et de gauche. Nous sommes allés le plus loin possible dans toutes les directions, les uns et les autres, de bonne foi. Partout ces cuirasses cadavériques, partout ces chancre ornés, partout ces rois verts, partout ces Orgaz ruisselants de sanie.

Des âmes sans voix, sans force, debout dans les blés, à travers le grillage des forêts, sur les rives des fleuves, dans les ports, remplissant les plaines, alignées dans chaque labour, sans yeux, sans bouche, sans oreilles, des mains mortes, des ventres d'où le sexe est tombé, ayant des gouffres noirs à la place des sens ; immobiles, avec l'hor-

rible séduction de leur puanteur. Les âmes les plus sales dégagent une odeur enivrante. La caractéristique des temps modernes est l'obligatoire puanteur du chef. Il n'a pas besoin de parler (j'entends pour dire quelque chose), il ne pourrait pas, d'ailleurs ; s'il essayait d'ouvrir la bouche, ses lèvres pourries se déchireraient en le déshabillant de chair jusqu'à ses pieds. On ne lui demande que de sentir mauvais, mais on le lui crie, on le lui hurle, mais on tend les mains vers lui pour le supplier de pourrir un peu plus, de bien faire fumer ses lèvres, de bien balancer ses goîtres, de répandre le plus loin possible son choléra, de transmettre parfaitement son infection, que nous puissions enfin jouir d'une saleté nouvelle ! On n'a pas besoin de tant le prier d'ailleurs. Il est le chef moderne, soyez sans crainte, il connaît son métier, il y a été préparé par des siècles de crasse ; il a la connaissance physique, philosophique et industrielle de la pourriture.

Alors commence tout doucement la danse des âmes : la vie sociale. Les arbres plient leurs feuilles, serrent leurs branches contre eux, s'enroulent comme des fuseaux dans les bandelettes de leurs branches et de leurs feuilles, se cachent tout debout en se serrant, se sèchent dans cette splendeur secrète des pauvres petits pharaons morts. Les herbes se couchent, rampent comme des serpents jusque dans l'intérieur des rochers. Les champs de blé mûrissent farouchement comme les larges flammes d'un incendie de la terre. Ils

crépitent de toute la menaçante lourdeur de leurs épis. Ils s'éteignent, se rallument, flambent, font craquer de hautes flammes d'épis, s'éteignent, rampent, s'allument avec la vie déchaînée et rouge d'un cancer. Les montagnes retirent leurs neiges propres jusqu'aux sommets inaccessibles. Les fleuves se cachent dans la boue des usines. Les estuaires salissent la mer. Les mouettes lourdes d'eau grasse viennent écraser contre les falaises leurs têtes aveugles, noires comme du goudron. La danse de l'âme humaine commence : la danse de l'âme moderne. Le ciel est couvert. Il n'y a plus dans le monde qu'un jour blême pareil à celui qui descend des verrières en dents de scie des toits d'usines. Toute la matière terrestre tremble de peur. Il y a un grand silence fait de coups de canons et de grondements de machines ; des bruits que le monde ne peut pas comprendre, ne peut pas entendre et qui composent pour le monde le silence total : le temps pendant lequel l'homme ne parle pas. Car dans un temps la matière était habituée à la voix de l'homme. Elle l'entendait qui parlait vers elle avec ses cris naïfs du berger qui appelle ses moutons. Maintenant, il n'y a plus que ce silence de coups de canons et de bruits de machines. Le ciel déroule ses nuages sans formes. Il n'y a plus aucune qualité ni d'un côté ni de l'autre du ciel. Mais seulement une uniformité vulgaire de lumière écrasée et salie, morte, qui ne fait pas d'ombre, qui sent la poussière. Les âmes couvrent le monde, là, sous cette lumière qui s'accroche à

la plus petite croûte de leur mal, qui fait luire la plus petite goutte de pus, cette lumière écrasée et sale qui coule sur toutes les formes de ces âmes immobiles. C'est la danse! Sur toutes les formes extraordinaires de ces âmes : celles qui sont à forme de marteau-pilon, avec une odeur d'huile bouillante dans les coussinets d'acier : deux grosses jambes d'éléphantiasis, arquées et noires, un torse sans bras, pas de tête, la pourriture changée en métal, la bêtise puissante, ouvrière nourrie d'ouvrier. Sous la lumière blême, les âmes à forme de ponts volants, squelettes métalliques, cage thoracique de fer d'où pendent des chaînes, des crocs, des pinces, des entrailles de chaînes qui se déroulent avec le bruit du tonnerre, le sifflement de l'électricité dans les boggies, la puanteur de l'acier brûlant. Les âmes qui sont des fours Bessmer, des chariots, des Decauville, des hauts fourneaux, des grues métalliques, entassées au confluent des fleuves, dans la cuvette des plaines, dans des Morvans, des mers Polaires, des mers Blanches, des Méditerranées, des Arabies, des Chines, des Amériques. Au croisement de toutes les nervures de ce réseau de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de mers, d'océans et de détroits, ces âmes entassées avec leurs petites cheminées de métal noir, comme des chapeaux tromblons, et leurs longues cheminées de ciment armé allongées dans des torsades de nervures jusque dans les profondeurs du ciel comme les piliers des ruines de Babel. L'entassement cocasse et sinistre de ces courroies, ces roues

dentées, ces bielles, ces transmissions, ces servomoteurs, ces tableaux de distribution pareils à des hommes écorchés avec leurs fils rouges, bleus, violets, leurs câbles, leurs muscles, leurs excitateurs, leurs transformateurs, leurs poumons de grillage où souffle le halètement saharien des longues étincelles bleues. Ces âmes de métal, de ciment, de bruit et de vanité, dont tout le tumulte est silence pour le monde. Ces interminables concasseurs d'hommes, ces productrices de tôles, de barres, de ponts, d'hélices, de fer, de fouets, de béquilles ; ces génératrices de simili-vitesse, de simili-force ; ces faiseurs de pauvres hochets dont le métal niellé de sang humain va finalement s'entasser en ferrailles inutiles dans d'autres confluent de routes, dans des banlieues de villes, à côté des champs d'épandage, contre des villas de retraités des chemins de fer, inutile ferraille morte qui laisse goutte à goutte suinter vers la terre le pauvre sang humain avec lequel elles ont été pétries, vaincues par les orties et les pâquerettes égarées. Pauvres objets sans divinités, moins humains que la première flûte de roseau du premier berger.






La danse!

Les âmes à forme de soldat cachant sous des emplâtres de galons en sparadrap doré des plaies de plus en plus puantes, imitant le chêne sur leur front et le laurier sur leur poitrine décharnée. Alignés sur de grands champs de manœuvres stériles, en rangs, comme des poireaux, des oignons,



idées

volume double

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles

jean giono : le poids du ciel

Trois méditations sur le monde moderne et la vie naturelle. Giono critique le machinisme, l'existence absurde dans les grandes villes et oppose à ces aberrations de la technique et du progrès contemporains la vie simple qui sait "utiliser les choses célestes avec un goût animal".

Écrit il y a une trentaine d'années, ce livre souvent prophétique soulève des problèmes d'une actualité brûlante.

photographisme h. cohen